

Langue écrite et langue orale pendant la Première guerre mondiale : enjeux et perspectives

La Première Guerre mondiale, dès le moment où elle s'est déroulée, est apparue à certains observateurs comme un moment où de nouveaux usages langagiers émergeaient. On pense bien évidemment à l'« argot des poilus ». Mais la problématique est plus large. Pendant la guerre elle-même, des ouvrages ont paru, qui s'attachaient à relever et à décrire ces nouveaux faits langagiers (voir Sainéan, Déchelette, Esnault). Dans l'immédiat après-guerre, les témoignages et les fictions littéraires sont nombreux qui ont mis en scène ces parlures singulières, reflets de situations humaines fortes et parfois inédites. Des linguistes, également, se sont intéressés à la matière linguistique que leur révélaient les lettres et cartes postales échangées pendant le conflit (voir Frei, Dauzat). Henri Frei a proposé son idée de « français avancé » (entendre par là le « français de demain ») en s'appuyant entre autres sur les lettres des familles de soldats qu'il a pu consulter à la Croix-Rouge de Genève. Puis cette période a été relativement oubliée. La seconde guerre mondiale est vite venue, et, à son issue, la linguistique s'est trouvée engagée dans une démarche qui, parfois, n'accordait qu'un rôle de second plan aux usages, par rapport à la théorie et aux modèles. De plus, la perspective historique sur la langue n'avait plus le vent en poupe, surtout s'agissant du français récent. Chez les linguistes, force est de reconnaître que l'histoire du français des XIX^e et XX^e siècles, jugé peut-être trop proche de nous pour qu'un regard historique paraisse nécessaire, fait l'objet d'une certaine désaffection.

Pour autant, nombreux sont ceux qui ont vu dans la Première guerre mondiale une sorte de démarcation dans l'histoire du français. En délimitant les deux volumes qu'ils ont coordonnés pour faire suite à l'*Histoire de la langue française* (désormais *HLF*) inachevée de Ferdinand Brunot autour des dates 1880-1914, d'abord, puis 1914-1945, Gérard Antoine et Robert Martin avaient conscience d'un « bornage d'apparence avant tout militaire », et qui risquait de

« surprendre, voire d'inquiéter » (Avertissement du volume 1914-1945, Antoine et Martin, dir., 1995, p. 9). « Cela dit, écrivaient-ils en guise de réponse anticipée dans la préface du précédent volume, la taille des deux conflits et leurs implications furent telles que, chaque fois, la faille événementielle fut doublée d'événements sociaux, économiques, technologiques... et linguistiques incontestables » (Antoine et Martin, dir., 1999, p. 3).

Souvent, on date de ce moment le début du recul décisif des « patois », dans l'hexagone. Jean-Marie Mayeur, dans son « Panorama historique » qui ouvre le volume 1880-1914 cite la guerre comme l'un des trois paramètres expliquant ce recul : « C'est avec l'arrivée de générations soumises à l'obligation stricte de la fréquentation scolaire, avec la guerre et le brassage qu'elle entraîna, c'est avec les moyens de communication de masse que le français s'imposa pleinement » (Antoine et Martin, dir., 1999, p. 22). Les soldats venus au front en diglossie patoisante ont été confrontés à la nécessité d'un usage « véhiculaire » du français. Ce dernier était le seul idiome qu'il était envisageable d'*écrire*. Lorsqu'ils sont rentrés chez eux, pour ceux qui eurent cette chance, leur expérience du français a parfois fait qu'ils ont entraîné leurs proches à renoncer au patois. Mais cette hypothèse demande à être vérifiée. La Première Guerre mondiale est-elle le moment qui sépare le français du XIX^e siècle du français du XX^e siècle, et si oui, pourquoi ? Sur quels éléments se fonde-t-on ?

Le moment de la Guerre a aussi été le moment où soldats et familles ont parfois été amenées à écrire le français pour la première fois de façon aussi extensive. Sur ces textes, c'est un type d'étude qui a déjà pu être pratiqué sur des témoignages du XVIII^e siècle qui peut être reconduit, à savoir la recherche sur la pratique de l'écrit de la part de ceux qu'on appelle les « peu lettrés », autrement dit des personnes n'ayant pas dépassé un niveau d'études élémentaire (voir Branca-Rosoff). À ce titre, la Première Guerre mondiale est sans doute le premier moment dans l'histoire du français où nous disposons d'une aussi grande quantité de textes manuscrits émanant de personnes adultes qui ont pratiqué l'écrit à des fins de correspondance privée sans en avoir l'habitude. Du point de vue des historiens (voir Cazals, Roynette), l'étude des mots est un angle décisif pour approcher quelques réalités immédiatement vécues et les saisir dans une dimension anthropologique. À tous ces titres, la

Première Guerre Mondiale, dont nous commémorons cette année le centenaire, constitue un laboratoire potentiel passionnant et en grande partie inexploré pour quelques-unes des questions fondamentales que se posent les sciences humaines aujourd'hui, ce qui justifie le partage et la confrontation des regards.

Dans cet article, en tant qu'organisateur du colloque « La Première Guerre mondiale et la langue. Approches croisées » qui aura lieu à Paris (Sorbonne et Sciences Po) les 12-13 juin 2014, nous présenterons les questionnements qui ont été les nôtres au moment d'initier le projet, les enjeux qui sont ceux d'une étude de la problématique linguistique de ce moment si particulier, tant pour l'histoire de la langue française que pour l'histoire tout court, ainsi que les pistes de travail qu'ouvrent l'exploitation de nouveaux matériaux et l'utilisation de nouvelles méthodologies. Si elle se focalise sur une matière qui est avant tout langagière, et donc à même de dégager comme enjeux immédiatement visibles des enjeux linguistiques, la perspective est clairement interdisciplinaire. Ce carrefour de disciplines implique surtout la linguistique et l'histoire, mais la place de la littérature ne peut être non plus négligée. Pour autant, semblable démarche n'est jamais sans risques. Dans son « Panorama historique », s'il voyait un « lien évident entre les situations historiques et les transformations de la langue », Jean-Marie Mayeur notait que ces évidences étaient « fallacieuses et lourdes de problèmes » et pointait au moins deux risques : le premier, de « sélectionner des données », le deuxième, de faire se superposer les rythmes historiques (Antoine et Martin, dir., 1999, p. 11). Pour contourner ces difficultés, une méthodologie peut-être se dessine : celle qui consiste à, plutôt que de chercher à tracer de grandes évolutions, isoler des observables très précisément circonscrits et à y appliquer des points de vue fermes. C'est un peu l'objectif du colloque d'amener chercheurs historiens et chercheurs linguistes à adopter ce regard certes en apparence un peu myope, mais peut-être à même de faire du langage ce qu'il est véritablement dans sa dimension d'usage : un réceptacle du concret et de l'événement passé par le filtre du vécu.

La présentation des enjeux de ce projet se fera en quatre temps. Une première partie définira ces enjeux depuis le lieu de la linguistique ; une deuxième depuis le lieu de l'histoire ; une troisième depuis le lieu de la littérature ; enfin, une quatrième partie présentera les perspectives se

dégageant d'une recherche approfondie menée sur un nouveau corpus mis au jour et exploité de manière méthodique à l'occasion de cette année de commémoration, en l'occurrence un corpus de cartes postales (« Corpus 14 »).

1. Du lieu de la linguistique

Historiquement, les premières problématiques linguistiques à avoir attiré la curiosité ont été la problématique littéraire, notamment par les inflexions que l'expérience de la guerre a données à la démarche du *témoignage* (voir l'ouvrage fondateur de Jean Norton Cru) et la problématique lexicale, telle qu'elle est apparue dans les lexiques, dictionnaires, enquêtes, et telle qu'elle a été mise en avant, également, dans les lieux littéraires. De fait, c'est souvent ainsi qu'on se représente d'abord « la langue » : par les mots, et par ce qu'en font les écrivains. Et il est effectif que dans l'entre-deux guerres, c'est essentiellement autour des mots, particulièrement autour des angles de l'argot, de la technologie et du langage des poilus, et autour des expériences narrées que l'appréhension s'est faite.

Par la suite, après le Second conflit mondial, et en lien avec les nouveaux questionnements apparus dans le champ de la linguistique, d'autres regards ont pu être portés sur cette période. On s'est intéressé plus précisément aux dynamiques sociolinguistiques à l'œuvre pendant le conflit, aux questions de politique linguistique, de représentations. Par ailleurs, l'inflexion donnée aux études grammaticales par la grammaire textuelle et l'analyse de discours a permis de porter un nouveau regard sur des pratiques de l'écrit peu conformes à la norme et, à la suite de plusieurs travaux d'historiens de la langue sur des époques passées (voir notamment Branca-Rosoff et Schneider 1994 sur la période révolutionnaire), une étude plus fine des textes « peu lettrés » produits pendant la Première Guerre mondiale a commencé à être possible. Enfin, depuis une vingtaine d'années, le développement considérable de la linguistique de corpus et des outils textométriques a rendu possible une analyse quantitative qu'il était difficile de mener auparavant, et de substituer des données chiffrées aux « intuitions » qui demeuraient souvent le point de départ essentiel des linguistes.

Tous ces éléments font que, cent ans après le conflit, le moment est adéquat pour des « approches croisées », tant les regards et les méthodologies se sont diversifiés, et le matériau que nous livre la Première Guerre mondiale peut donner lieu à des études précises dans bon nombre de domaines qui constituent aujourd'hui le champ de la linguistique.

La problématique sociolinguistique peut se décliner en plusieurs volets. Comme nous l'avons indiqué plus haut, il y a tout d'abord la question essentielle des patois et langues de France. Alors que cela a pu être le cas dans l'armée française avant 1914, il est intéressant de se demander s'il a continué à y avoir, pendant la Première Guerre mondiale, une pratique du bilinguisme destinée à faciliter, pour les soldats qui employaient un dialecte ou un patois dans leur vie quotidienne, leur acculturation au monde militaire et à ses contraintes, formulées en français. On manque encore d'études suffisantes sur l'usage réel du breton, du corse, de l'occitan, sur le front. On sait que certains « canards » de soldats ou de permissionnaires, comme *Poil et Plume*, imprimé à Cavaillon, ont pu utiliser des langues régionales (en l'occurrence le provençal), mais de manière sporadique et temporellement limitée. De même le journal d'un régiment mobilisé à Rennes, *Grenadia*, a eu une rubrique en breton : « Kouing ar Vretoned », le « coin des Bretons » ; mais il a été censuré. Ce n'est que depuis peu qu'on s'intéresse à la guerre de ce qu'on appelle les « petites patries » (voir Bourlet et *alii.*, dir. 2013).

La question de la représentation du français se pose également. La Première Guerre mondiale a-t-elle joué un rôle important dans la diffusion d'une langue nationale perçue ou vécue comme un facteur d'unité et de cohésion ? Il s'agit là d'une question politique autant que linguistique, mais on sait bien que la croyance en l'unité de la langue, phénomène en soi social et politique, est un facteur essentiel dans la configuration des usages. La question du nationalisme, à certaines époques, a des conséquences linguistiques directes, et Leo Spitzer (1918) avait dénoncé dès le conflit le phénomène. Le poids respectif des langues, non seulement en termes symboliques, mais aussi réels a changé à l'issue du conflit. Le français, comme l'allemand et le russe, ont reculé au profit de l'anglais (voir Meillet, 1918).

Une question sociolinguistique essentielle du conflit est également celle des contacts de langue. De la même façon que celle des contacts entre les fronts, celle-ci demeure à bien des égards un point absent de la recherche. Pour autant, on peut bien penser que les problématiques de l'apprentissage accéléré de langues étrangères, de l'usage d'idiomes véhiculaires, de la traduction, de l'interprétariat..., ont rapidement été des problématiques très concrètes, dans le conflit. Il faut s'interroger sur les rapprochements entre les différentes langues employées sur les fronts, sur les interactions entre ces langues pendant le conflit et mieux connaître le rôle des interprètes militaires, leur origine, leur formation, leur production scientifique, quand elle a existé pendant et après les hostilités. On peut également s'interroger sur les contextes de traduction, par exemple celui propre aux conférences interalliées. La question de l'impact linguistique du (des) nationalisme(s) doit également être abordée.

Parmi les questions relatives aux physionomies linguistiques à proprement parler, la question phonétique est de toutes, sans doute, la plus difficile à appréhender, par manque de documentation. Malgré tout, nous disposons d'un certain nombre d'enregistrements, sinon de la Guerre elle-même, du moins de la période de la guerre. Le grand linguiste Ferdinand Brunot avait entamé en 1911 une vaste collecte de documents sonores dans les Ardennes et en Berry et Limousin, documents qui ont constitué la base de ce qui est actuellement conservé à la Bibliothèque Nationale de France sous le nom d' « Archives de la parole » (<http://gallicadossiers.bnf.fr/ArchivesParole/>). Malgré tout, l'étude des impacts éventuels de la Guerre sur les faits phonétiques, par le biais d'une possible homogénéisation des prononciations par contact, demeure extrêmement difficile à mener, et n'a pas été réellement tentée.

La question lexicale peut être divisée en deux : la question de l'argot, et la question de la néologie. Elle est celle qui a le plus motivé, dès la guerre elle-même, de littérature documentaire, souvent à visée pittoresque. Mais y a-t-il eu vraiment un « parler poilu » (Roynette, 2010 : 44-53). Dans son chapitre sur « les argots entre les deux guerres » de l'*HLF*, Gilles Roques écrivait : « La guerre de 1914-1918 constitue, à maints égards, un tournant important dans l'histoire de la langue et de la société française. Dans cette optique on pourrait interpréter le phénomène « poilu » comme un phénomène éphémère pour fondre dans la

communauté nationale, à la faveur d'un mouvement d'unanimité patriotique, les patois affaiblis et liés à un monde en déclin et les « argots » devenus plus familiers » (Antoine et Martin, 1995, p. 153). Mais est-ce bien vrai ? Ce phénomène a-t-il été, comme l'écrit Roques, « éphémère » ? Quels sont les faits, au-delà des représentations et des stéréotypes ? Quelles sont les sources qui permettent d'y accéder (dictionnaires, lexiques, articles de journaux, mais aussi chants) ? Il faut s'interroger, également, sur les modes de dissémination d'un vocabulaire né au sein du monde militaire et qui entre pendant ce conflit dans les usages civils jusqu'à un certain point (*défaitisme, jusqu'au-boutiste, cagna, lance-bombe, riflette...*). Certains de ces mots ont définitivement vieilli après le conflit ; d'autres ont changé de sens ; on a assisté également à de nombreux emprunts internes à des parlers régionaux (*chti*). Un phénomène essentiel de la guerre (Bergounioux 2012) a été la confrontation des intellectuels à la parole du peuple, comme en témoigne de nombreuses publications littéraires et journalistiques, ou l'itinéraire linguistique d'un Marcel Cohen.

La question de la néologie est impliquée par le développement des parlers spécialisés, notamment militaires, plus largement techniques, en temps de guerre. De ce point de vue, la Première Guerre mondiale a représenté un moment de « technicisation » (voir Prochasson, 2006) des usages langagiers qui n'est pas allé d'ailleurs sans croiser leur « argotisation ». Il est intéressant de mener l'enquête sur les réactions (adhésions, résignations, résistances) que ces nouveaux usages ont pu soulever chez les combattants, et plus largement dans la population.

Du point de vue strictement linguistique, la question syntaxique – plus généralement de la structuration du discours – est l'une des plus passionnantes à étudier. Elle s'articule avec la question plus globale de la pratique de l'écrit et présente un lien évident, aux confins de la linguistique et de la sociologie, avec les questions d'éducation. Ces questions, inévitablement, forment un « amont » à l'étude des usages, et il est heureux que, depuis quelques décennies, des chercheurs (voir Chervel, 1977) aient tenté de faire le lien. Il est clair que la scolarisation a été perturbée pendant les années de guerre et les historiens de l'éducation se sont relativement peu intéressés à ces questions jusqu'à présent. Comment l'école s'est-elle adaptée aux réalités surgies de la guerre ? Son

enseignement, celui de la langue nationale notamment, a-t-il subi de sensibles modifications ? Tout cela a-t-il eu un impact sur la transmission de la langue, sur les pratiques, les normes ?

En outre, comme on l'a dit, pendant la guerre, de nombreuses personnes (soldats et familles) se sont lancées dans une correspondance intensive. On estime en effet que chaque soldat mobilisé a envoyé une lettre par jour pendant les quatre années de guerre (Trévisan, 2003). Qu'en est-il de ce nouvel écrit d'un point de vue linguistique ? Observe-t-on des évolutions dans ce qu'on appelle aujourd'hui la « littératie » ? Comme sont gérés le discours, la phrase (sans parler des questions d'orthographe) ? Quel est le rapport à l'oralité ? Il y a là des questions passionnantes à étudier, et qui font d'ailleurs écho, non seulement à ce que les historiens de la langue peuvent observer sur des périodes plus anciennes (Moyen Age, XVII^e siècle...), mais aussi à des problématiques contemporaines (écrit numérique). Le caractère d'urgence de cet écrit l'installe en effet dans un rapport spécifique à la temporalité (cet écrit est-il destiné à rester ?) comme à l'expérience (est-il le lieu d'une expression ? *a fortiori* d'une expression de l'intime ? Ou privilégie-t-il la dimension d'interaction, quitte à ce que ce soit au prix d'un certain effacement des informations comme des émotions ?).

Toutes ces dimensions font de la Première Guerre un très riche laboratoire de certaines des questions essentielles que se pose la linguistique aujourd'hui, dès lors qu'elle s'intéresse aux usages, et à la dimension proprement phénoménologique du langage.

2. Du lieu de l'histoire

L'histoire peut-elle contribuer à une connaissance renouvelée des formes et des usages de la « parole » définie ici au sens saussurien comme l'ensemble des pratiques langagières subjectives parlées et écrites pendant la Première Guerre mondiale ? Et, par ailleurs, comment l'histoire de cet événement majeur de la contemporanéité peut-elle être enrichie, voire modifiée, par un questionnement centré sur les problèmes linguistiques ? Questions singulièrement complexes, s'il en est, qui nécessitent de s'interroger tout à la

fois sur les terrains déjà ouverts à l'investigation historique, sur les sources et les méthodes employées dans ces enquêtes, ainsi que sur les territoires peu ou insuffisamment explorés et sur lesquels il importe d'ouvrir ici *a minima* des perspectives de recherche qui pourront peut-être faire l'objet de futurs travaux.

Force est d'abord de reconnaître que l'écriture de l'histoire s'effectue aujourd'hui à relative distance des questions relatives à la langue et à ses usages. Ce ne fut pas toujours le cas. L'accent mis par les fondateurs des *Annales*, et singulièrement par Lucien Febvre, sur l'apport de la dialectologie et de la philologie à la connaissance des sociétés du passé, le rôle joué par les mots dans la notion d'« outillage mental » avancée par l'historien pour mieux appréhender les modalités de l'expérience sensible, forment le soubassement d'une interlocution entre l'histoire et les sciences du langage qui, pour l'historien, s'est d'abord traduite par l'utilisation de l'étymologie ou de la sémantique comme des outils mis à sa disposition pour compléter ou illustrer sa démonstration. Cette vision largement « utilitariste » de la langue revenait toutefois à limiter la linguistique au rôle quelque peu subalterne de science auxiliaire de l'histoire susceptible d'éclairer, au même titre que la diplomatique ou la paléographie par exemple, l'histoire et le sens des textes convoqués par l'historien. Dans cette perspective les mots et leur histoire gardaient en quelque sorte un rôle largement illustratif, assez comparable à celui longtemps dévolu à la littérature par l'histoire.

Cette vision a été bouleversée après la Seconde Guerre mondiale par la révolution structuraliste et la participation de la linguistique aux principaux renouvellements épistémologiques qui ont alors touché les sciences sociales. Cela s'est traduit principalement par une modification du regard porté par les historiens qui, s'éloignant de la perspective philologique, se sont intéressés à la manière dont le vocabulaire employé à une époque déterminée réfléchissait des systèmes de représentations eux-mêmes transformés ou modifiés sous l'influence du vocabulaire en usage dans une société donnée. Comme a pu l'écrire Antoine Prost : « Les façons de parler ne sont pas innocentes : par-delà leur apparente neutralité, elles révèlent des structures mentales, des façons de percevoir et d'organiser la réalité en la nommant. Elles trahissent les préjugés et les tabous par leurs stéréotypes ou leurs silences » (Prost, 1988, p. 270). Pour

l'époque contemporaine, c'est principalement dans le domaine de l'histoire politique que les apports les plus importants ont été réalisés, qu'il s'agisse de l'enquête de Jean Dubois concernant le vocabulaire politique et social en France de la fin du Second Empire jusqu'aux débuts de la III^e République (1962), de celle d'Antoine Prost sur le lexique des proclamations électorales pendant les années 1880 (1974) ou bien encore de l'analyse de Denis Peschansky sur le vocabulaire en usage dans le quotidien communiste *L'Humanité* entre 1934 et 1936 (1981). Fondée sur une démarche quantitative et utilisant les outils de la lexicométrie, cette approche restait néanmoins pour l'historien davantage une méthode d'analyse capable d'éclairer des imaginaires sociaux, plutôt qu'un objet doté d'une autonomie propre et susceptible de devenir un lieu d'investigation en soi. Nous voudrions ici contribuer à réfléchir à la manière dont la Première Guerre mondiale forme une matière d'une exceptionnelle richesse pour un décentrement qui serait de cette nature. Des pistes ont déjà été ouvertes en ce sens, qu'il convient ici de cerner. Elles peuvent se décliner en quatre axes, mais cette liste n'est bien évidemment pas limitative.

Le premier axe concerne la construction du lien entre la langue et l'identité nationale depuis la Révolution française et la manière dont le Premier conflit mondial réinvestit, réaménage ou bouleverse cette intrication entre le national et le linguistique. On sait, comme l'a rappelé l'historien Éric Hobsbawm (Hobsbawm, 1992, p. 133), que le critère ethno-linguistique de définition d'une nation n'a acquis que tardivement au cours du XIX^e siècle une position dominante, et encore convient-il de distinguer ici les États-Nations européens comme la France ou le Royaume-Uni où cette composante de l'identité nationale était seconde au début du XX^e siècle de ceux, de création plus récente comme l'Allemagne ou l'Italie, où la question linguistique avait alors acquis une singulière importance. Or, même en France - et des études menées à l'échelle de l'ensemble des pays belligérants seraient extrêmement précieuses pour mieux appréhender les éventuels écarts avec le cas français - l'entrée en guerre et l'invasion du territoire national ont été pensées comme une atteinte ou à tout le moins comme une menace qui nécessitait que soit réaffirmée une forme de « génie national » incarné dans la langue. La multiplication, dès les premières semaines du conflit, de reportages dans la presse quotidienne nationale à grand

tirage qui se sont efforcés de transcrire des « paroles » de combattants et d'expliquer aux civils restés à l'arrière le sens d'un vocabulaire argotique ou spécialisé utilisé sur le front, traduit bien ce besoin de ré-assurance qui passe par la langue, même si cette efflorescence ne peut se limiter à cette seule fonction. Les enquêtes linguistiques menées pendant le conflit lui-même – celles de Dauzat et d'Esnault sont les plus connues – répondent elles aussi à cette fonction cathartique en cherchant à attester la vigueur de la langue et par conséquent de l'ingéniosité de ses locuteurs (Roynette, 2010).

Une autre voie, plus attendue, a consisté à interroger la place du Premier conflit mondial dans un processus de diffusion de la langue nationale dont les enjeux ont été étudiés pour la période révolutionnaire (De Certeau, Julia et Revel, 1975). Grand vecteur avant-guerre d'acculturation linguistique, le service militaire devenu universel au début du XX^e siècle fut un moment privilégié d'inculcation de l'idiome national en milieu populaire qui n'excluait toutefois pas l'usage, dans certaines zones géographiques où les langues régionales étaient encore dominantes dans les échanges quotidiens et où le recrutement largement régionalisé favorisait l'entre-soi linguistique, une pratique de la diglossie susceptible de favoriser l'initiation militaire en elle-même (Bourlet, Lagadec et Le Gall, 2013). La guerre qui déstructure dès 1915 très largement, au moins en France, le lien entre les régiments et leur bassin de recrutement tel qu'il était défini avant le conflit, contribue à une probable accélération de la diffusion du français sur le front parce que son usage répondait à des nécessités fonctionnelles évidentes. Les ordres, les consignes étaient énoncés en français et devaient pouvoir être compris de tous. Les investigations conduites sur les pratiques orales au front semblent confirmer l'idée d'un recul des usages locaux, mais l'enquête menée par Albert Dauzat notamment, montre combien ces usages y ont été également sous-estimés, pour des raisons idéologiques dans ce cas précis. Par conséquent, la question reste entière et confronte l'historien à de redoutables problèmes de sources. Comment en effet atteindre les usages oraux autrement que par le filtre de l'écrit et à travers la transcription de celui qui recueille le témoignage et qui, nécessairement, en transforme le contenu ? Dans le cas d'Albert Dauzat, seules peuvent être saisis les choix auxquels procède le linguiste pour rendre compte des informations linguistiques que lui livrent ses

correspondants. Par conséquent, l'historien ne peut guère approcher que les systèmes de normes qui autorisent alors la production d'une connaissance sur l'oralité combattante et son degré de "pureté" ou, pour le dire autrement, sa part d'hybridité. L'usage de l'écrit ne présente pas, du moins pas au même degré, semblables difficultés. Comme cela a déjà été souligné, la Grande Guerre a constitué une immense expérience d'écriture et l'analyse des correspondances des soldats, tout particulièrement celles produites par les peu-lettrés évoquées plus loin, témoigne d'un recul beaucoup plus manifeste des recours aux langues régionales ou aux dialectes locaux. D'autre part, elle a également favorisé, notamment pendant les longs moments d'inactivité entre deux opérations ou entre deux déplacements, des pratiques de lecture aujourd'hui mieux connues aux effets catalyseurs dans le domaine de la maîtrise du français écrit (Gilles, 2013). En creux ou en amont, se dessine aussi la question du rôle de l'école primaire et de ses pédagogues dans d'éventuelles transformations des apprentissages du français qui, comme cela a été montré (Chanet, 1996) reposaient encore avant-guerre, dans les zones où la langue régionale était très implantée, sur le bilinguisme. Dans quelle mesure l'expérience vécue pendant le conflit a-t-elle favorisé l'abandon de l'idiome local à l'école, qui s'accélère après la Grande Guerre ?

Un troisième grand champ d'investigation concerne la saisie, par le prisme de l'étude du vocabulaire combattant, des contours du rapport des individus à l'environnement matériel et sensible de la guerre elle-même. La question de la pertinence d'une telle approche est pleinement posée. Si, comme le soulignait Alain Corbin (2000), s'attacher aux mots c'est se donner une chance d'entrer dans les systèmes de représentations des hommes et des femmes du passé, et ainsi éviter l'anachronisme psychologique, alors il peut être légitime de s'interroger sur la présence et l'usage au sein du monde combattant d'un lexique qui entretient des liens étroits avec les réalités matérielles et sensibles de la tranchée ou du champ de bataille sans pour autant en constituer le miroir fidèle.

Déjà Ferdinand Brunot avait consacré pendant l'entre-deux-guerres (Brunot, 1937) une étude pionnière au « parler des soldats » qui mettait en évidence l'émergence au sein de l'armée royale puis des armées

révolutionnaires et impériales d'un riche lexique propre à traduire les réalités matérielles de la vie quotidienne et du combat. Cet argot combattant s'est renouvelé au cours du XIX^e siècle, et en France ce processus peut se caractériser par trois vagues successives d'enrichissement. Une première strate lexicale apparaît au cours des années 1830-1850, puis elle est recouverte par une seconde vague formée entre le milieu des années 1850 et le milieu des années 1870. Celle-ci fait une place importante aux mots formés à partir d'emprunts aux langues étrangères, en particulier à la langue arabe (*Arbi* pour « Arabe », *gourbi* pour « abri » et *razzia* pour « expédition punitive ») qui traduisent non seulement la place accrue de l'expérience coloniale dans le quotidien de l'armée française mais aussi la violence de l'entreprise de conquête et l'ampleur des préjugés raciaux. Une dernière strate est formée par l'enrichissement important de l'argot de caserne entre les années 1880 et la Première Guerre mondiale, qui réfracte la généralisation de l'expérience du service au cours de ces années - une expérience que la majeure partie des mobilisés français entre 1914 et 1919 ont traversée. La Première Guerre mondiale dans cette perspective s'inscrit dans la continuité de l'évolution précédente à laquelle elle apporte sa contribution. La néologie du temps de la guerre fait une place importante à la culture matérielle du conflit (les armes, les engins, les atteintes corporelles qu'ils étaient susceptibles de provoquer), en sorte qu'à l'image de l'étude des objets de guerre en eux-mêmes, l'analyse linguistique est peut-être en mesure d'apporter une contribution à l'anthropologie historique du phénomène guerrier (Roynette, 2010).

Plusieurs précautions s'imposent néanmoins. La première concerne la complexité des usages oraux et écrits des soldats qui mélangent un vocabulaire spécialisé, un argot de caserne et de guerre, mais aussi de très nombreux emprunts à la langue orale populaire en usage parmi les civils. Il est extrêmement difficile de départager ces différents registres et la question se pose des circulations entre eux. L'un des exemples les plus intéressants à ce titre est livré par l'analyse du mot *Boche* utilisé dans le langage familier des civils avant-guerre pour désigner un Allemand et qui fait l'objet, en fonction du contexte très particulier de l'entrée en guerre et de l'invasion, d'une diffusion immédiate sur le front mais aussi à l'arrière en se chargeant d'un sens

foncièrement péjoratif qui n'était pas nécessairement et partout le sien avant-guerre. Cette mutation traduit l'ampleur d'une mobilisation culturelle qui touche les civils comme les combattants et qu'il faut étudier en parallèle. Autrement dit, il n'existe pas d'étanchéité entre la sphère combattante et la sphère civile, et la Première Guerre mondiale, à cet égard, forme un moment de porosité croissante.

À cette difficulté s'ajoute aussi celle de voir dans les mots employés par les combattants, pour autant qu'on puisse les atteindre, le reflet fidèle de leurs sentiments ou de leurs émotions. Dans l'écrit comme dans la pratique orale s'opère une tension entre le dit et l'éprouvé, entre le langage et l'expérience des affects qui est fonction des limites dessinées à un moment donné entre le dicible et le non-dicible. Ainsi, les études menées par les spécialistes de l'Empire montrent la rareté de l'expression de la peur dans les écrits combattants, qui témoignent davantage de la puissance d'une auto-contention des affects hautement valorisée par la culture militaire que d'une absence de la peur chez les combattants (Petiteau, 2005). Une étude récente montre, dans la même perspective, la rareté de la peur dans les émotions exprimées par les militaires russes pendant les campagnes napoléoniennes et l'effervescence de ce thème durant la guerre de Crimée de 1853 à 1856 (Plamper et Jazier, 2012). Par conséquent, la question se pose de savoir si, pendant la Première Guerre mondiale, en raison des niveaux de terreur atteints par les combattants sur le champ de bataille, en raison de l'importance transformation sociologique des armées (des armées de masse beaucoup plus ouvertes à la diversité sociale et culturelle qu'avant 1914), l'expression des affects s'est modifiée et a par ailleurs contribué aussi à leur transformation. En effet, le langage modèle les émotions et sa dimension performative, comme l'a bien souligné le théoricien des actes du langage, John Austin (1962), paraît essentielle à la guerre où les combattants comme les civils chargent les mots d'un pouvoir sur le monde. L'exemple à nouveau convoqué du mot *Boche* le montre amplement, et à cet égard l'analyse de la perception, par l'occupant, de l'usage de ce terme par les civils français serait précieuse. Est-il possible de déterminer l'ampleur de la répression mise en œuvre par l'armée allemande à l'encontre des civils arrêtés et

éventuellement poursuivis pour « voie de fait » langagière ? A-t-elle évolué au cours du conflit dans le sens d'un amenuisement répressif ?

Ces questions nous conduisent enfin vers le dernier aspect qui a commencé à faire l'objet de l'investigation des historiens : celle des transferts, des échanges et du rôle de la Première Guerre mondiale dans l'histoire des médiations culturelles. Deux aspects peuvent ici être évoqués. Celui de l'interculturalité tout d'abord. Le Premier conflit mondial a mis en présence, notamment sur le front occidental, des combattants qui ne parlaient pas la même langue et qui durent néanmoins communiquer et dialoguer. Cette mise en contact provoqua-t-elle une rencontre entre les langues, notamment dans le cas de combattants appartenant au même camp ? Comment au sein de l'armée française s'est opérée l'intégration linguistique des troupes coloniales et que dit-elle du regard porté sur le colonisé ? Certains mots du vocabulaire technique de la guerre furent exportés dans le langage de l'autre, notamment de la langue anglaise vers la langue française. Mais l'inverse est-il vrai ? Plus généralement, l'interprétation et la traduction en temps de guerre posent la question de la maîtrise des langues qui, dans le contexte d'une guerre mondialisée, devient cruciale. Les lexiques, les manuels et les guides de conversation sont des sources précieuses pour analyser la manière dont l'occupant, confronté de manière directe et quotidienne à l'usage d'une autre langue que la sienne, percevait son rôle et les éventuelles limites qui devaient borner son rapport à l'occupé. L'analyse récente d'un manuel de conversation à l'usage du soldat allemand dû à F. Sulzberger pendant la deuxième moitié du conflit montre l'intériorisation chez son auteur de normes humanitaires à l'égard des prisonniers ou des blessés ennemis (in Heimbürger et Horne, 2013). Mais ce souci n'est-il pas aussi, en creux, le signe d'un besoin de faire reculer des pratiques brutales qui continuaient à avoir cours ? Ne manifeste-t-il pas une volonté de mieux contrôler, et éventuellement de pacifier le rapport à l'occupant ?

On l'aura compris, une lecture historique qui constitue la langue – les langues car la nécessité d'une perspective comparée s'affirme indispensable au regard des lignes qui précèdent – comme une dimension constitutive de

l'approche sociale et culturelle de la Première Guerre mondiale peut et doit faire son chemin.

3. Du lieu de la littérature

La Première Guerre mondiale représente-t-elle ou non une rupture majeure dans l'histoire de la langue littéraire ? Elle joue indéniablement un rôle, directement et indirectement. D'une part, certains phénomènes dus à cet événement majeur ont un impact sur le champ littéraire, comme le brassage des classes sociales ou la disparition de générations d'écrivains. D'autre part, force est de constater l'évolution de la structuration du champ littéraire avant et après la Guerre, même si cette évolution n'est pas nécessairement une conséquence directe de cette dernière. Ainsi, la modification des stratégies éditoriales fait-elle une large place à l'innovation et accompagne-t-elle (parfois en l'accentuant) le renouvellement précédemment décrit. Pour autant, il est difficile de faire la part des choses : s'agit-il d'un renouvellement ou de l'accentuation de tendances déjà engagées ? De surcroît, les pôles d'innovation se déplacent. Les écrivains qui étaient poètes avant la Guerre choisissent plutôt la prose après. Dans l'ensemble, la plupart des novateurs, dans les années 1920, privilégient nettement la prose (narrative). La Guerre représente indéniablement une rupture de ce point de vue, mais jusqu'à quel point et dans quelle mesure ?

Nous pouvons souligner quelques éléments, pour lesquels la Première Guerre mondiale joue, dans l'histoire de la langue littéraire, *a minima* le rôle de catalyseur (à défaut de représenter une rupture), en commençant par des facteurs d'évolution générale. Tout d'abord, le recul de la rhétorique, amorcé dès la fin du XVIII^e siècle et nettement accentué au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, a connu une rupture symbolique avec la disparition des classes de rhétorique au tout début du XX^e siècle. De ce point de vue, les perturbations de la scolarité précédemment évoquées contribuent nécessairement à accélérer les changements déjà en cours.

Autre catalyseur d'évolution, le renouvellement des générations lié au brusque accroissement de la mortalité. 525 écrivains meurent à la guerre et la

jeune génération se dit volontiers « fatiguée » de la littérature (l'adjectif figure par exemple sur la page de garde de *Rhum* de Blaise Cendrars). Une « crise de la littérature » se fait jour, doublée d'une « crise du langage ». Du côté des linguistes, les ouvrages se multiplient pour déplorer le figement d'un *Français langue morte* (titre d'un ouvrage d'André Thérive en 1923) tandis que maints écrivains rejettent plus ou moins violemment la « littérature ». Ces deux phénomènes ne revêtent pas les mêmes enjeux : du côté des seconds, il ne s'agit en réalité de critiquer ni la création littéraire, ni même le style, mais une certaine représentation du littéraire et une certaine conception du style. La littérature n'est plus considérée comme un conservatoire normatif mais bien comme un laboratoire.

Le rejet de la « littérature » s'accompagne d'une ouverture de plus en plus marquée à la langue parlée. Le mouvement culmine dans l'entre-deux-guerres avec Céline en 1932 mais il commence avant la Première Guerre mondiale et il connaît un tournant important dès 1924/1925 (voir Meizoz 2001 et Smadja 2013, p. 58-68). Avant la Guerre, Bally, du côté de la linguistique, revendique la langue parlée comme modèle pour l'étude de la langue française et a lancé un mouvement d'inversion des normes entre langue parlée et langue écrite (Bally [1913] 1977). Souvent au fait des ouvrages linguistiques récents (notamment celui de Vendryès, paru en 1921, qui joua un rôle majeur selon Raymond Queneau dans cette prise de conscience et cette ouverture à la langue parlée), les écrivains les plus novateurs refusent une conception trop normative de la langue littéraire, invoquant l'histoire longue de la langue française, rejetant la restriction à un français hexagonal, intégrant les variations régionales ou francophones. Entre 1924 et 1926, les entretiens de Ramuz, Barbusse et Claudel dans les *Nouvelles littéraires* font émerger une nouvelle définition du style littéraire, fondé sur le modèle de la langue parlée. Le rôle de la Première Guerre mondiale dans ce mouvement est indéniable. En effet, le brassage des classes sociales suscite notamment une conscience linguistique différente chez les auteurs, mis au contact de registres qui ne leur sont pas nécessairement familiers. *Le Feu* de Barbusse, paru en 1916, en témoigne (voir le pacte linguistique établi entre le narrateur lettré, à la première personne, et l'un des personnages dans le chapitre « Les gros mots »). Quel est l'impact de ce

brassage sur l'évolution de la langue littéraire, non seulement à travers la représentation de l'argot mais plus largement à travers l'accueil de tous les registres ? Le rôle de la Première Guerre mondiale, dans un phénomène qui commence bien avant et continuera bien après (l'ouverture à la langue parlée), reste largement à préciser.

Troisième facteur général (mais il en est d'autres, à explorer et interroger) : les changements dans la représentation du sujet, qui vont se traduire notamment par la réapparition, ou faut-il plutôt dire l'émergence ?, du monologue intérieur dans les années 1920, laquelle engendrera lui-même une vogue endophasique après la Seconde Guerre mondiale (voir Philippe et Piat 2009, p. 92 *et sq*). Là encore, l'évolution a commencé bien avant, dès la fin du XIX^e siècle (émergence de l'inconscient, réflexion sur l'endophasie). Cependant, le choc idéologique et moral de la guerre, son ampleur, toute nouvelle, et ses enjeux se répercutent sur les représentations individuelles et le rapport à soi. L'évocation d'une subjectivité morcelée, fragmentaire, la polyphonie fondée sur l'idée d'une conscience traversée par la voix des autres, d'une conscience elle-même composée de voix diverses renvoyant à divers états du moi se traduisent notamment du point de vue stylistique par la complexification du feuilleté énonciatif et une discontinuité syntaxique de plus en plus marquée. Le monologue intérieur, qui vise à évoquer la pensée en formation, diffracte la fragmentation et la discontinuité à tout niveau. La relation entre intériorité et extériorité, la représentation de l'intime, l'identité individuelle sont, chacune à leur niveau, interrogées, déplacées et redéfinies.

De la même façon, si la littérature de guerre n'emporte qu'un succès plus que mitigé chez les critiques littéraires (certains articles de la *N.R.F.* par exemple, Thibaudet en tête, balaient rapidement la question de la qualité littéraire d'une telle littérature, ne faisant que quelques exceptions) et semble très rapidement démodée, à la suite d'une évolution rapide du champ littéraire et des tendances stylistiques, l'importance toute nouvelle de la notion de *témoignage* n'a-t-elle pas des conséquences sur un critère de littérarité particulièrement mis en valeur dans l'entre-deux-guerres, « l'authenticité » (opposé à la « littérature ») ? Le champ littéraire évolue rapidement, juste avant mais surtout après la Première Guerre mondiale. Les hiérarchies esthétiques se

modifient, les valeurs et les critères changent. Dans les années 1920, les débats sur le style et l'attention accrue aux novateurs favorisent la multiplication des expérimentations langagières.

Au niveau des pratiques d'écriture, quels sont les changements notables dans la phrase littéraire, avant et après la Guerre ? Dans quelle mesure pouvons-nous les relier à celle-ci ? Considérons à nouveau quelques exemples, dans un champ où maintes études sont encore à envisager.

Dans le domaine lexical, l'évolution la plus apparente relève de l'ouverture à la voix parlée, déjà évoquée : il s'agit du mélange accru des registres. Nous avons déjà souligné le rôle du brassage des classes sociales dans ce domaine. La prose narrative est marquée par un décroisement progressif des voix narratives. Jusqu'à la Première Guerre, la plupart des romans respectent un cloisonnement relativement strict : des registres variés peuvent apparaître dans le discours des personnages (on peut penser notamment à la place croissante du peuple dans les romans du XIX^e siècle). Même *Le Feu* de Barbusse, qui symbolise pourtant une étape importante dans ce mouvement, respecte dans l'ensemble la règle du cloisonnement. L'argot est présent dans les dialogues mais reste discret dans le discours du narrateur. Après la Guerre, tous les registres envahissent le discours du narrateur comme celui des personnages. Céline incarne un tournant majeur dans ce décroisement. Notons qu'en poésie, l'évolution commence bien avant la Guerre.

Du point de vue syntaxique, deux phénomènes peuvent être soulignés : d'abord un intérêt plus marqué pour la partie droite de la phrase (tandis qu'à la fin du XIX^e siècle, la phrase tendait à s'allonger davantage vers la gauche). Dans toutes les tendances stylistiques, la partie rhématique de la phrase fait volontiers l'objet d'un travail particulier. Les phrases longues par exemple tendent à multiplier les procédés de caractérisations et les éléments détachés à droite. Ensuite, la discontinuité syntaxique, déjà notable à la fin du XIX^e siècle, s'accroît nettement, en lien avec l'ouverture à la langue parlée. Dans les deux cas, la rupture (ou l'accélération) est indéniable mais appelle des précisions et des hypothèses explicatives affinées.

Enfin, tant au niveau lexical que syntaxique, l'étude des traductions suscite bien des questions encore à élucider. Comme pour le brassage des classes

sociales, quelles sont les conséquences linguistiques de la mise en contact de nationalités variées, donc de *langues* variées ? Comment évoluent les représentations des différentes langues et comment ces changements se traduisent-ils dans les choix de traduction ?

Si, du point de vue de la langue française, la question se pose du rapport à l'oral et d'un changement de statut de certains écrits, pour ce qui est de la langue littéraire, les enjeux sont évidents. Le renouvellement est net, tant dans un imaginaire de la création que dans les pratiques d'écriture. Pour autant, le rôle joué par la Première Guerre peut être précisé sur bien des points. Le bouleversement moral et idéologique représenté par la Première Guerre mondiale participe largement de la diversification qui se fait jour dans les années 1920. La production, dont le foisonnement est favorisé par les politiques éditoriales, donne lieu à des expérimentations stylistiques variées, dans la continuité ou non du début du ^{xx}e siècle. La Première Guerre représente ainsi à la fois un catalyseur d'évolution et un laboratoire de langue littéraire.

4. Du lieu des peu lettrés

Dans l'histoire de l'écrit peu lettré, la guerre de 14 est un moment singulier par l'abondance de la production qu'elle a suscitée et par le faible intérêt que lui ont prêté les linguistes, une fois passé l'immédiat après-guerre. L'alphabétisation de masse a donné aux Français accès à la pratique d'un écrit qui n'était pas nécessairement conforme aux standards hérités de l'histoire de l'orthographe française, mais qui suffisait aux soldats pour leur permettre d'entretenir une correspondance suivie, ou encore de laisser une trace écrite de leur passage sur les lieux des combats. La correspondance entre le Front et l'arrière a été un élément fondamental pour le moral des soldats ; les autorités militaires ont très précocement instauré la gratuité du courrier (décret du 3 août 1914). Pour l'ensemble du conflit, les historiens estiment le nombre de lettres échangées à environ 10 milliards (Baconnier, Minet, Soler, 1985, p. 29).

Linguistes et écrivains, témoins des réalisations accomplies par de moins lettrés qu'eux, ont d'abord porté sur cet écrit un regard empreint d'étonnement, de curiosité, de sympathie. Gaston Esnault évoque, dans *Le Poilu tel qu'il se parle*, ce

qu'il appelle la « littérature pariétale », élevant, par le choix du terme de *littérature*, les modestes inscriptions des Poilus à un rang ordinairement réservé aux écrits les mieux lettrés ; il recopie quelques-unes de ces inscriptions, pour documenter les articles de son glossaire, regrette de ne pouvoir citer « le lot des crayonnages recueillis dans les abris des guetteurs du secteur M² en février 16 en raison des personnalités et des amertumes dont ils étaient nourris », mais espère « qu'il grossira un jour un "Corpus" des inscriptions poilues » (1919, p. 577). Même attention respectueuse dans la scène de la lettre, racontée par Genevoix, narrateur et lieutenant dans *Ceux de 14* : « Un crayon minuscule disparaît entre ses gros doigts. Il le porte à sa bouche, en mouille la pointe de salive et trace quelques lignes à dur effort, lettre après lettre, tout le corps noué d'attention » ([1917], 1998, p. 288). Le soldat Bernadet a commencé : « S'est pour te dire que sa va toujours tant qu'a peu prêt... » ; il peine, son lieutenant lui propose une aide qu'il s'empresse d'accepter. « On va l'refaire, hein ? c commencement... » espère-t-il :

- Non, mon vieux.

- À cause ?

- À cause qu'il est bien comme il est » ([1917], 1998, p. 291).

Sur le moment, l'écrit peu lettré a suscité émotion, égard et intérêt. Et puis, comme il a été noté plus haut, linguistique et littérature ont pris d'autres chemins, et les archives peu lettrées de 14 sont restées, dans le meilleur des cas, au fond des tiroirs. Lorsque les historiens se sont intéressés à ces textes, c'était pour leur contenu, et la plupart du temps, ils ont corrigé – et corrigent – ce que certains regardent comme des scories.

Si le temps a estompé les « crayonnages » des abris, les passionnés d'histoire pistent aujourd'hui les traces des graffitis : peut-être tout espoir de constituer ce « Corpus des inscriptions poilues », dont rêvait Gaston Esnault, n'est-il pas totalement perdu. Un Corpus des correspondances peu lettrées est quant à lui d'ores et déjà en bonne voie.

Le Centenaire de la Grande Guerre, qui engage les Français, comme plus largement les Européens dans le cadre du Projet Europeana 14-18, à exhumer des écrits de leurs aïeux et à les confier à des « points de collectes », principalement les Archives départementales. Démarré en janvier 2013, le

projet « Corpus 14 », développé au laboratoire PRAXILING (UMR 5267) a anticipé la « Grande Collecte » et permis de rassembler les correspondances de dix scripteurs peu lettrés. Comment s'est mis en place le projet ? Quels en sont les enjeux linguistiques ? Parcourons ses différentes phases, depuis l'enquête archivistique jusqu'à la mise en ligne du corpus, avant d'indiquer quelques pistes d'exploitation.

On est bien loin de disposer d'une documentation à la mesure de ce qui a été produit. Les soldats ne pouvaient conserver toutes les lettres qu'ils recevaient, car, comme en témoigne un des Poilus de notre corpus, elles alourdissaient le « barda » ; et s'ils ont gardé les plus chères, un obus les a bien souvent fait disparaître avec leur destinataire. Sans doute certaines familles ont-elles pieusement conservé les lettres reçues, mais le courrier des peu lettrés n'a probablement pas bénéficié de la même attention que celui des lettrés. Si l'on s'en rapporte à la collecte initiée par France Inter en 1998, les documents qui ont semblé aux auditeurs mériter envoi¹, sont essentiellement des lettres de lettrés ; l'ouvrage issu de cette collecte, *Paroles de Poilus* (Laplume & Guéno, 1998), fait figurer seulement deux lettres en écrit peu lettré. Pourtant, le nombre des soldats sachant lire et écrire mais ne possédant aucun diplôme s'élevait à plus de la moitié, si l'on s'en rapporte aux statistiques du Ministère de la Guerre². Cette part quasi-absente de la correspondance de guerre demandait de nouvelles investigations archivistiques, et c'est par là que nous avons commencé le projet « Corpus 14 ».

Une collecte moins connue que celle, citée plus haut, de France Inter, nous a fourni une première série de textes. Réalisée par les Archives départementales de l'Ain en 2008, elle a permis de retrouver les cartes postales d'une famille du village de Saint-Jean de Reyssouze. L'investigation sur le web, début 2013, n'a pas réservé d'autre découverte majeure, sinon quelques lettres d'un Poilu originaire de Reims, mort au Front dès août 14³. Ces premiers documents ont

¹ Ces documents sont aujourd'hui déposés au mémorial de Péronne.

² *Compte rendu sur le recrutement de l'armée, pendant l'année 1905*, Imprimerie Nationale, Paris, 1906, 1908, 1911 et 1912.

³ Avec l'approche du Centenaire 14, on voit depuis quelque temps paraître des mises en ligne de correspondances, fruit d'un travail isolé ; le projet Europeana donnera courant 2014 un accès plus systématique aux images numériques de correspondances lettrées, et, peut-être, peu lettrées.

été complétés par les ressources locales : le laboratoire PRAXILING est situé à Montpellier, et nous avons voulu exploiter les archives départementales de l'Hérault ; un fonds privé, déposé aux Archives en 1994, nous a permis de retrouver, parmi d'autres documents familiaux, la correspondance qu'entretenaient Laurent, vigneron de Baillargues (est de l'Hérault), avec sa femme Joséphine, à peine lettrée, et sa belle-sœur Louise. À ce premier ensemble héraultais est venu s'en adjoindre un second, confié à notre équipe par les descendants d'une famille de cultivateurs et meuniers, habitant au Soulié (ouest de l'Hérault). L'ensemble ainsi constitué ne constitue pas un panel sociologique varié et équilibré : pas de citadin ni d'ouvrier dans notre corpus, seulement trois femmes pour sept hommes, et les trois-quarts de méridionaux. Il est cependant représentatif de la France rurale du début du siècle, avec une surreprésentation du département de l'Hérault. Un apport de nouvelles données, issues de la Grande collecte, permettra, nous l'espérons, de dépasser ces limitations. Tel qu'il est, le corpus constitué permet déjà de mener un certain nombre d'investigations linguistiques.

La normalisation des corpus, entreprise par la recherche française sous l'égide de la Très Grande Infrastructure Huma-Num, a conduit à se conformer aux standards actuels. Les textes ont été transcrits fidèlement, sans modification orthographique, sans ajout de ponctuation, avec respect des sauts de ligne. Trace a été conservée des ratures ; les passages peu lisibles ou illisibles ont été signalés comme tels. Ces indications ont été indiquées par des balises spécifiques de la TEI, (telles que <gap> pour une séquence illisible). Des métadonnées mentionnant notamment la date, le lieu, le ou les destinataire(s) ont été intégrées. Le corpus a été mis au format TEI ; il est actuellement disponible en accès restreint sur le portail du logiciel TXM, développé au Laboratoire ICAR, sous la responsabilité de Serge Heiden.

Ce logiciel de textométrie donne les dimensions générales du corpus, qui compte 650 lettres et cartes, soit 157800 mots. TXM permet d'indexer les textes et de générer des tableaux de fréquences : les plus hautes fréquences ne réservent pas de véritable surprise (4695 *de*, 3782 *que*, 3487 *et*). Mais les mots pleins de haute fréquence donnent un aperçu des thématiques : *petit* (715), *lettre* (690), *faire* (554), *reçu* (538), *bonne* (517), *santée* (449), *cher* (432), *fil*

(421), *famille* (374), *dire* (372). Ces dix premiers mots, dans l'ordre décroissant des fréquences, laissent voir que la famille et le courrier lui-même se trouvent au cœur de ces correspondances. La haute fréquence du mot *santée* indique bien sûr une troisième thématique majeure, mais signale aussi le problème que pose la nature particulière de ce corpus : les mots s'y présentent sous des formes variables. Si la forme *santé* y est présente, avec 66 occurrences, c'est la graphie *santée* (449 occurrences) – explicable sans doute au genre féminin de ce nom – que préfèrent les scripteurs peu lettrés. Il est périlleux de « lemmatiser », c'est-à-dire de ramener les formes fléchies d'un mot à sa forme lexicographique, dans la mesure où, par exemple, le corpus ne permet pas d'identifier un verbe *avoir* lorsque le scripteur écrit : *le capitaine na pas voulut* (Alfred, 17/11/1914) ou *Mon cammarade Drevon la dèjas dit a sa femme* (29/10/1914). Cette variété des formes que peut prendre un même lemme fait difficulté si l'on cherche à utiliser un analyseur grammatical. De ce point de vue, le corpus des peu lettrés constitue un défi pour les chercheurs en Traitement Automatique des Langues.

Certains préconisent de disposer de deux jeux de transcriptions, l'un fidèle, l'autre normé, de manière à pouvoir soumettre le second aux traitements ordinaires ; d'autres, déjà confrontés à ce type de difficulté dans le traitement des corpus SMS, pensent pouvoir enseigner au logiciel les « erreurs » des scripteurs. Pour le moment, aucune solution rapide n'a été proposée. En l'état, le corpus ne permet pas d'interrogation satisfaisante sur les lemmes, mais les requêtes sur les fréquences, les segments répétés, les concordances sont, quant à elles, tout à fait possibles. Le travail sur ces formes propres à l'écrit peu lettré présente en lui-même un intérêt particulier : il semble que s'y dessine une autre « norme », dans laquelle, par exemple, la forme *na*, particulièrement fréquente (277 occurrences) fonctionnerait comme une particule polyvalente, lexicale verbale et prédicative dans *na pas voulu*, *on na l'espoir*, préverbale dans *en na prenand*, *en na tendant*. D'autres formes, comme *ly* (soudure du pronom personnel élide *le* et du pronom adverbial *y* dans *il ly a*) (32 occurrences), *ra* (morphème de futur séparé de la base verbale (18 occurrences) dans *le beau temps arrange ra un peu tout* (Ernest, 13/03/1916), *tu donne ra bien le bonjours a la famille* (Laurent, 22/10/1915), *sa y ra bien* (Pierre, 21/09/1914). Peut-être, plutôt de chercher à lemmatiser cet écrit, serait-il intéressant d'analyser le

fonctionnement de ces « mots », dont la fréquence montre qu'ils ne surprennent pas nos scripteurs, et qui même, peut-être, font partie de leur lexique iconique mental.

Les outils d'analyse d'aujourd'hui suscitent des questionnements nouveaux face à ce type de données, mais les problématiques plus anciennement posées sont susceptibles d'être reprises à nouveaux frais grâce au corpus constitué. Les lettres de soldats ont donné lieu, avant (Bonnier, 1891), pendant (Sainéan, 1915) et au lendemain de la guerre (Spitzer, 1921 ; Van der Molen, 1923 ; Frei, 1928), à des analyses linguistiques, sur le style, sur la syntaxe, ou plus généralement, avec l'ouvrage d'Henri Frei, sur le « français avancé ». Comment exploiter les lettres de soldats, particulièrement de soldats peu lettrés ? Les premières analyses ont été tentées d'y voir, pour les uns, un sociolecte, pour d'autres un témoignage de la langue populaire. Lazare Sainéan nomme « argot des Poilus » le lexique qu'il extrait des lettres de Poilus, essentialisant ainsi un objet linguistique que les linguistes du temps jugeront imaginaire (Gauthiot, 1916 ; Cohen, 1916) ; Dauzat préfère recourir à la méthode de l'enquête sociolinguistique pour dégager les caractères de ce possible sociolecte (1918), délaissant le matériau utilisé par Sainéan. Mais, plutôt que d'un sociolecte, ne s'agirait-il pas plus largement de la langue populaire, ou de la « langue parlée » ? C'est l'hypothèse de Spitzer qui voit dans les lettres de prisonniers un matériau pour dégager les caractéristiques de la correspondance italienne populaire. Van der Molen utilise des lettres de soldats (publiées par Charles Bonnier) pour une étude du « subjonctif dans la langue parlée », quoiqu'avec circonspection : « Nous nous garderons bien d'exagérer la valeur de ces documents, qui sont pour la plus grande partie de simples conversations écrites, mais qui ne valent jamais pourtant la conversation orale » (1923 : 7). Moins prudent, Henri Frei déclare : « ces lettres reflètent assez fidèlement l'état de la langue courante et populaire d'aujourd'hui » (Frei, 1929 : 37), s'attirant les critiques de Meillet (1930), et ultérieurement de Françoise Gadet (1998) : tous deux suspectent dans l'écrit peu lettré l'hypercorrection, la crainte d'un chenal mal maîtrisé créant non un reflet de la « langue courante et populaire », comme l'espérait Frei, mais un artefact hétéroclite.

À notre avis, si, comme le soulignent Sonia Branca et Nathalie Schneider, « ce français écrit n'est pas l'oral » (1994 : 22), pour autant, le corpus que nous avons constitué ne justifie pas le scepticisme de Meillet : on peine à y trouver des traces d'hypercorrection⁴. Les scripteurs ne semblent pas tétanisés par la crainte de transgresser les normes du français écrit – ils ont bien d'autres sujets de terreur ; ils n'hésitent pas à se lancer dans de longues missives, suivant le fil de leur pensée et de leurs émotions. Sans doute le mot de *conversation* que choisit Van der Molen est-il encore trop approximatif, même s'il le corrige par l'adjectif *écrite* : ce ne sont pas des « conversations » écrites, puisque le scripteur reste seul. Mais, comme le révèle l'index hiérarchique des fréquences, le verbe *dire* fait partie des formes les plus employées (cf. *supra*), et l'oralité, en tant que genre, surgit dès la formule d'ouverture passée : par des usages lexicaux, qui puisent au registre quotidien ou populaire, par des traits syntaxiques (dans les choix d'auxiliaire par exemple), par des caractères discursifs comme la fréquence des apostrophes, des interjections, ou de marqueurs discursifs, tels que cet étonnant *tu entends : et si tu est malade fai voir au major tu enten Laurent* (Louise, 22/02/1915). Sans doute les lettres des peu lettrés ne témoignent-elles pas exactement de la langue parlée, mais cet écrit montre une parole intérieure, avec des caractéristiques de l'oralité, et des traces de prononciation, dont il convient de baliser le repérage.

Sans doute, par exemple, ne faut-il pas sur-interpréter l'usage du *eu* final, en y voyant une trace d'accent méridional : quand Laurent écrit *il est l'heureux de la soupe* (10/12/1914), c'est probablement par influence graphique de l'adjectif *heureux*, plutôt que pour noter la prononciation du *e* final de *heure*. En revanche, les formes *esplicher*, *esplication*, *espédier*, *lespéditeur*, signalent une prononciation confirmée par la description des parlers populaires (Bauche, 1920 : 51), voire méridionaux (Binisti, Gasquet-Cyrus, 2003 : 118). Comme le signalent Peter Koch et Wulf Österreicher (2001 : 615), les correspondances peu lettrées font partie de ces sources indirectes qui, en dépit de leurs limites, nous informent sur le « parlé phonique » de leur temps ; elles sont aussi les sources directes d'un écrit particulier, qui ne connaît pas le point

⁴ Elles ne sont pas absentes bien sûr, ainsi sans doute cet accord – qu'on pourrait cependant aussi regarder comme un accord par voisinage : « on me les a faite [vos lettres] parvenir » (Laurent, 16/05/1916).

d'interrogation, guère le point, fort peu la virgule, où *santé* s'écrit *santée*, où *na* est une « particule » courante – un écrit qui comporte ses formes de stabilisation, et mérite attention pour lui-même.

En 1998, remarquant dans sa préface de *Ceux de 14* que le nom de Genevoix n'est pas mentionné dans les grandes synthèses des historiens sur la Grande Guerre, Jean-Jacques Becker écrivait : « Malgré de grands progrès, la révolution culturelle qui consiste à mettre l'homme au cœur de l'explication de la guerre de 1914 est seulement en cours et n'a pas pu encore atteindre les grands ouvrages de synthèse. Maurice Genevoix, parce qu'il n'était pas utilisable dans un but idéologique comme Henri Barbusse et Erich Maria Remarque, en a été victime plus que d'autres » (Genevoix, 1998, p. XV). Ce commentaire souligne l'écart qui sépare les lectures historiques qui s'appuient sur les idées et les constructions a posteriori de celles qui considèrent comme première la matière concrète du langage. Nul doute en effet que l'examen attentif de la langue utilisée pendant le conflit, que ce soit par ses acteurs les plus notables ou, plus encore, par ceux dont les noms ne sont pas restés dans la « grande histoire », ne constitue un biais d'accès essentiel pour permettre que le programme évoqué par Jean-Jacques Becker soit réalisé. Il est important, à ce titre, que les lieux de la linguistique, de la littérature et de l'histoire se retrouvent autour de cet objet toujours impossible à enfermer et riche de dimensions souterraines qu'est le discours. A cet égard, la Première Guerre mondiale constitue sans doute un moment essentiel où une certaine expérience pratique de ce qu'est le langage et le discours a pu être éprouvée. Dans un commentaire pessimiste sur la diminution d'expérience communicable qui semble frapper pour lui l'époque moderne, Walter Benjamin (texte de 1936) évoquait ainsi ce qu'il percevait des suites du grand conflit : « Avec la Guerre mondiale, on a vu s'amorcer une évolution qui, depuis, ne s'est jamais arrêtée. N'avait-on pas constaté, au moment de l'armistice, que les gens revenaient muets du champ de bataille – non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable ? Ce qui s'est répandu dix ans plus tard dans le flot des livres de guerre n'avait rien à voir avec une expérience quelconque, car l'expérience passe de bouche en bouche » (Benjamin, 2000, III, p. 115-116).

C'est ainsi toute la difficulté d'aborder le rapport entre le caractère absolument singulier et de quelque façon transcendant du fait oral dans le langage et l'autre réalisation majeure qu'est la production écrite dans la constitution du témoignage et de l'expérience narrée qu'il posait. Oral, écrit : la linguistique, la littérature et l'histoire se confrontent sans cesse à cette tension fondamentale.

Odile Roynette (université de Franche-Comté et Centre d'histoire de Sciences Po)

Gilles Siouffi (université Paris-Sorbonne)

Stéphanie Smadja (université Paris 7)

Agnès Steuckardt (université Paul-Valéry Montpellier 3)

Bibliographie :

Anonyme, *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot des poilus*, Paris, Larousse, 1916.

ANTOINE, G. et MARTIN, R., dir., *Histoire de la langue française des origines à nos jours (1880-1914)*, Paris, CNRS, [1975] 1999.

ANTOINE, G. et MARTIN, R., dir., *Histoire de la langue française des origines à nos jours (1914-1945)*, Paris, CNRS, 1995.

AUSTIN, John, *How to do things with words*, Cambridge, Harvard University Press, 1962.

BACONNIER Gérard, MINET André, SOLER Louis, *La plume au fusil, Toulouse : les Poilus du Midi à travers leur correspondance*, Privat, 1985.

BALLY Charles, *La Crise du français — Notre langue maternelle à l'école* (1930), édition préparée par Jean-Paul Bronckart, Jean-Louis Chiss et Christian Puech, Genève, Droz, 2000.

- *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, Leroux, 1932.

- « Langage naturel et langage artificiel », *Journal de Psychologie*, 1921, p. 625-643.

- *Le Langage et la vie* (1913), Genève, Droz, 1977.
- *Traité de stylistique française* (1921), Paris, Klincksieck, 1951.
- BAUCHE Henri, *Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire*. Paris, Payot, 1920.
- BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914 - 1918*, Paris, Éditions Bayard, 2004.
- BENJAMIN, Walter, *Œuvres*, 3 vol., trad. M. de Gandillac, P. Rusch et R. Rochlitz, Paris, Gallimard, Folio, 2000.
- BERGOUNIOUX Gabriel, « Marcel Cohen, de l'arabe parlé à la sociologie du langage. La question de l'argot », CMLF 2012.
- BINISTI Nathalie, GASQUET-Cyrus Médéric, Jacqueline Billiez (éd.), « Les accents de Marseille », *Français : variations, représentations et pratiques*, 2003, p. 107-129.
- BONNIER Charles, *Lettres de soldat. Études sur le mélange entre le patois et le français*, Halle, s. n., 1891.
- BOURLET, Michaël, LAGADEC Yann et LE GALL Erwan (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.
- BRANCA-ROSOFF Sonia, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots. Les langages du politique*, 24, septembre 1990, p. 21-35.
- BRANCA-ROSOFF Sonia, SCHNEIDER Nathalie, *L'écriture des citoyens. Une analyse linguistique de l'écriture des peu-lettrés pendant la période révolutionnaire*, Paris, Klincksieck, 1994.
- BRUNOT, Ferdinand, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome IX, *La Révolution et l'Empire*, deuxième partie, *Les événements, les institutions et la langue*, Paris, Armand Colin, 1937.
- CAZALS, Rémy, *Les mots de 14-18*, Presses Universitaires du Mirail, 2003.
- CHANET, Jean-François, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996,
- CHERVEL, André, 1977, *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris, Payot.
- COHEN Marcel, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 64, 1916, p. 69-75.
- , *Regards sur la langue française*. Paris : SEDES, 1950.

CORBIN, Alain, *Historien du sensible. Entretiens avec Gilles Heuré*, Paris, Éditions La Découverte, 2000.

CRU Jean-Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1913 à 1928*, (Paris, Les Etincelles, 1929), reprint, Préface et postface de Frédéric Rousseau, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006.

DAUZAT Albert, *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats*, Paris, Armand Colin, [1918] 2007.

DE CERTEAU, Michel, JULIA, Dominique et REVEL, Jacques, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois. L'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975.

DÉCHELETTE, François, *L'argot des poilus*, Paris, Jouve & C^{ie} éditeurs, 1918.

DUBOIS, Jean, *Le Vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris, Larousse, 1962

ESNAULT Gaston, *Le Poilu tel qu'il se parle. Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918 étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossard, 1919.

FREI Henri, *La grammaire des fautes*, Genève-Paris, Slatkine, 1929.

GAUTHIOT Robert, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n° 64, 1916, p. 75-82.

GADET Françoise, « Le français avancé à l'épreuve de ses données », in Mireille Bilger, Karel van den Eynde, Françoise Gadet (éds.), *Analyses linguistiques et approches de l'oral. Recueil d'études offert en hommage à Claire Blanche-Benveniste*, Leuven-Paris, Peeters, 1998, p. 59-68.

GEA Jean-Michel, *Ecrire en situation d'urgence, étude discursive et sociolinguistique de deux correspondances de guerre (1914-1918)*, thèse soutenue à l'université de Provence, 1997.

GENEVOIX Maurice, *Ceux de 14. Nuits de guerre*, préface de Jean-Jacques Becker, Paris, Omnibus, [1917], 1998.

GILLES, Benjamin, *Lectures de poilus : livres et journaux dans les tranchées : 1914-1918*, Paris, Autrement, 2013.

HEIMBURGER, Franziska, HORNE, John (eds), *Si vous mentez vous serez fusillé. Manuel de conversation à l'usage du soldat allemand*, Paris, Vendémiaire Éditions, 2013.

HOBSBAWM, Éric, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Paris, Gallimard, [1990], 1992.

KOCH Peter & ÖSTERREICHER Wulf, « Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache. Langage parlé et langage écrit », G. Holtus, M. Metzeltin et C. Schmitt (éd.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, 1-2, 2001, p. 584-627.

LAMBERT Claude, *Le langage des poilus. Petit Dictionnaire des tranchées*, Bordeaux, s.e., 1915.

MEILLET Antoine, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918.

–, Compte rendu de *La grammaire des fautes de Henri Frei*, *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, 1930, p. 145-149.

MEIZOZ Jérôme, *L'Âge du roman parlant (1919-1939). Écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, préface de Paul Bourdieu, Genève, Droz, 2001.

PESCHANSKI, Denis, « Discours communiste et "grand tournant". Etude des spécificités dans le vocabulaire communiste (1934-1936) », *Mots*, n° 2, 1981, p. 123-138.

PETITEAU, Nathalie, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 30, 2005, p. 45-63.

PHILIPPE, Gilles et PIAT, Julien (éd.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009.

PLAMPER Jan, LAZIER, Benjamin (eds), *Fear across the disciplines*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2012.

PROCHASSON, Christophe, « La langue du feu : science et expérience linguistiques pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 3/2006 (n° 53-3), p. 122-141.

PROST, Antoine, « Les mots », *Pour une histoire politique*, René Rémond (ed), Paris, Éditions du Seuil, coll. Points, [1988], 1996, p. 255-285.

PROST, Antoine, *Vocabulaire des proclamations électorales de 1881, 1885 et 1889*, Paris, PUF, 1974.

ROYNETTE Odile, *Les Mots des tranchées. L'invention d'une langue de guerre (1914-1919)*, Paris, Armand Colin, 2010.

ROYNETTE, Odile, *Les mots des soldats*, Paris, Belin, 2004.

SAINEAN, Lazare, *L'argot des tranchées d'après les lettres de Poilus et les journaux du Front*, Paris, Boccard, 1915.

SPITZER Leo, *Fremdwörterhatz und Fremdvölkerhass*, Wien, Mansiche Hof-, Verlags- und Universitäts- Buchandlung, 1918, texte présenté par Agnès Steuckardt et traduit par Jean-Jacques Briu sous le titre *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013.

–, *Italienische Kriegsgefangenenbriefe. Materialien zu einer Charakteristik der volkstümlichen italienischen Korrespondenz*, Bonn, Peter Hanstein Verlag, 1921.

SMADJA Stéphanie, *La Nouvelle prose française. Étude sur la prose narrative au début des années 1920*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2013.

THÉRIVE André, *Le Français, langue morte ?* Paris, Plon, 1923.

TREVISAN, Carine, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 103, 2003, p. 331-341.

VAN DER MOLEN Willem, *Le subjonctif : sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée*, Amsterdam, Zalt-Bommel, N. V. van de Garde, 1923.

VENDRYÈS Joseph, *Le Langage*, Paris, La Renaissance du livre, 1921.

WINTER Jay, dir., *The Cambridge History of the First World War*.